



RECENSION CRITIQUE DE L'OUVRAGE *DES SCIENCES SOCIALES À L'ERGOTHÉRAPIE* PARU EN 2019 SOUS LA DIRECTION D'EMMANUELLE JASMIN

Denis Pouliot-Morneau¹

¹ *Ergothérapeute, MA socio., Maître d'enseignement, Haute École de Travail Social et de la Santé Lausanne (HETSL | HES-SO), Suisse*

Adresse de contact : denis.pouliot@hetsl.ch

La **Revue Francophone de Recherche en Ergothérapie** est publiée par CARAFE, la Communauté pour l'Avancement de la Recherche Appliquée Francophone en Ergothérapie

doi:10.13096/rfre.v7n2.210

ISSN: 2297-0533. URL: <https://www.rfre.org/>



L'ouvrage présenté ici répond à un besoin clair dans le domaine de l'ergothérapie. Il vise en effet à combler un manque d'introduction sur le sujet des apports des sciences sociales à cette profession de la santé, en particulier à l'adresse d'étudiant-e-s en formation initiale. Les deux seuls ouvrages recensés sur le sujet en ergothérapie (Jasmin, 2019, p. xi) sont deux livres anglophones, qui de surcroît sont plus spécifiques : le premier, *Sociology & occupational therapy: An integrated approach* (Jones *et al.*, 1998), couvre les liens avec la sociologie et le second, *Culture and occupation: Effectiveness for occupational therapy practice, education, and research* (Wells, Black et Gupta, 2016), avec la culture (le concept de culture est controversé, notamment en anthropologie, voir p. ex. Abu-Lughod, 2008). L'intention de l'ouvrage, ainsi que le choix du format « manuel pédagogique d'introduction », qui réalise un tour d'horizon, sont donc amplement justifiés.

Un cours introductif aux sciences sociales – comme celui qui a amené la P^{re} Jasmin à concevoir, écrire et diriger le présent ouvrage – est aujourd'hui offert dans nombre de formations initiales en ergothérapie de par le monde (voir par exemple Irvine-Brown *et al.*, 2020). La promotion d'une approche non biomédicale de la santé (Burley *et al.*, 2018 ; Meyer, 2010) mène en effet toujours davantage les ergothérapeutes à s'intéresser au « contexte » et aux « éléments sociaux », « culturels » (Carrier, 2019, p. vii ; Jasmin, 2019, p. xi) et politiques de la pratique et des occupations humaines (Laliberte Rudman, 2020, 2014 ; Kronenberg et Pollard, 2006).

« Facteurs sociaux », « éléments sociaux » : voilà une terminologie large et floue, que l'ouvrage permet justement de préciser. La table des matières et le glossaire donnent à saisir d'un coup d'œil l'ampleur des champs à couvrir : de la société à la culture, en passant par le genre, les processus de racialisation (abordés dans le livre sous l'angle de la *diversité culturelle*), les inégalités ou encore la diversité sexuelle. Les divers chapitres permettent de saisir la thématique traitée à partir du *but* et des *objectifs d'apprentissage*, puis d'une *mise en situation* (exemple type concret). Ils se terminent avec des *messages clés* et des *questions intégratives et réflexives*.

La première partie pose les bases du manuel, en présentant les *objets d'études des sciences sociales* et en définissant un ensemble de concepts généraux des disciplines, à partir de deux grands ensembles, soit la *société* (chapitre 1), objet traditionnel d'étude de la sociologie, et la *culture* (chapitre 2), sur laquelle s'est longtemps concentrée l'anthropologie. Les conceptions sont présentées en référence aux divers courants structurant ces deux disciplines, considérées comme les principaux champs disciplinaires des sciences sociales (Jasmin, 2019). Les risques de réification des concepts de *société* et de *culture* ne sont pas complètement évités dans l'ouvrage, ceux-ci étant présentés comme des objets aux définitions ostensives¹, dénotatives, plutôt que

¹ Définition consistant à montrer l'objet que dénote un mot. (Linguistique)
<https://www.cnrtl.fr/definition/ostensive>

comme une lunette de lecture ou un problème à élucider ; nous reviendrons sur ces points plus bas.

La deuxième partie lie ces concepts à certains fondements de l'ergothérapie, ses *valeurs* ou *finalités* : santé (chapitre 3), insertion sociale (chapitre 4) et justice sociale et occupationnelle (chapitre 5). On explore ici les sens variés d'un phénomène qui peut paraître à première vue simple et direct, la santé, ainsi que certaines limites et apories de la *participation sociale* et des modalités devant la favoriser. Les liens avec les justices sociale et occupationnelle permettent d'aborder des préoccupations longtemps occultées dans notre domaine, mais qui sont aujourd'hui bien représentées dans la recherche en ergothérapie et en sciences de l'occupation (voir p. ex. Gerlach *et al.*, 2018 ; Hocking et Townsend, 2015 ; Townsend et Wilcock, 2004 ; Whiteford *et al.*, 2018).

Les chapitres 6 à 9, regroupés dans la troisième et dernière partie, traitent de thèmes plus spécifiques, pouvant devenir des *enjeux sociaux et culturels à considérer* pour la pratique, comme le souligne son titre. Il s'agit ici en quelque sorte de thématiques importantes pour la mise en pratique concrète des valeurs présentées dans la partie précédente : *contrôle social* (chapitre 5), *inégalités* (chapitre 6), *diversité culturelle* (chapitre 8) et *diversité de genre et sexuelle* (chapitre 9). Sans contredit, ces aspects colorent la pratique quotidienne de l'ergothérapeute et leur exploration conceptuelle permet de remettre en question les aprioris et les conceptions naturalisées des différences (culturelles, sexuelles et de genre, notamment). Cela permet aussi de rendre visible leur utilisation pour justifier les systèmes d'oppression, enracinés dans une production sociale d'idées et de pratiques à visée cohésive. La variété des thématiques traitées et leur ancrage dans la pratique de l'ergothérapie donnent au lectorat la possibilité de faire des liens directs entre les concepts et leur potentielle utilité pour une pratique réflexive.

Dès le début de l'ouvrage, sa directrice et principale autrice souligne son statut de non-spécialiste des disciplines des sciences sociales, elles-mêmes fort variées : de la sociologie et de l'anthropologie à la science politique, de la démographie à l'histoire (Berthelot, 2018), en passant par le droit, l'éducation et la psychologie sociale (Jasmin, 2019), les études féministes et de genre, ainsi que les approches post- et dé-coloniales (Essyad, 2018). Cette précision sur la situation de la directrice de l'ouvrage est non seulement scientifiquement essentielle, mais fort à propos dans ce domaine, en ce que la prise en compte du point de vue d'où parle une chercheuse, un chercheur, est un acquis épistémologique de ces disciplines (Berthelot, 2000 ; Poupart *et al.*, 1997), à partir notamment des apports des pensées féministes, de la race² et de la colonialité, entre autres manières de prendre en compte la position de l'énonciation et la relation minoritaire/majoritaire qui la structure.

Les sujets abordés sont traités de manière générale et survolée, ce qui est un effet du choix du format de manuel pédagogique, mais aussi d'un certain rapport à la

² Utilisée comme catégorie sociologique ayant des effets concrets, au sein d'un processus de racialisation (Kergoat, 2011).

connaissance et à la didactique. En effet, les diverses notions et approches sont résumées en donnant des définitions présentées comme plutôt consensuelles ou liées à des approches bien cloisonnées. Pour ce qui est de l'apparence de consensus, voir à titre d'exemple : « Une construction sociale désigne un phénomène social créé, objectivé ou institutionnalisé par des êtres humains. Un phénomène social peut représenter à la fois une réalité objective et subjective » (p. 29). À comparer avec ce que dit notamment dans un entretien Ian Hacking, philosophe, à la suite de la publication de son livre *Entre science et réalité. La construction sociale de quoi ?* : « Je crois que le terme de construction sociale est une couverture pratique, derrière laquelle on peut se retrancher, mais qui n'explique rien. [...] Qu'est-ce que ça signifie, être construit ? [...] Il est important de faire la distinction entre la construction des idées et la représentation qu'en ont les gens » (Hacking, 2003).

En ce qui concerne le cloisonnement des approches, Jasmin présente par exemple les féminismes comme « libéral, marxiste, radical, théorie *queer* ou intersectionnalité » (tableau 9.3, p. 267), ce qui est moins faux que peu nuancé. L'absence dans ce domaine du thème du *care*, dans un ouvrage s'adressant à une profession de la santé, interroge particulièrement (voir pour divers éclairages sur ce sujet, Molinier, Laugier et Paperman, 2009). Les approches sociologiques sont elles aussi présentées de manière cloisonnée, associées au déterminisme (fonctionnalisme, marxisme et féminisme) ou à l'individualisme méthodologique (interactionnisme symbolique) (p. 43). C'est aussi le cas de la santé (« mondiale, internationale, publique et communautaire », p. 5). Ces classifications portent un certain sens, mais entrent en décalage avec d'autres ouvrages célèbres : par exemple, avec la remise en question de la traditionnelle opposition holisme/individualisme méthodologique dans *l'Introduction à la sociologie* de Ferréol et Noreck (2015, 8^e éd.) ou avec la définition de pôles *structurels* et *situationnels* de Berthelot (*Sociologie. Épistémologie d'une discipline. Textes fondamentaux*, 2000). Cela ne serait pas un problème en soi, notamment puisqu'il n'y a pas ni consensus ni modèle unificateur, si ce choix était présenté comme tel et situé pour le lectorat. Il s'agit là d'un choix didactique qui imprime la vision de l'autrice sur son objet – plutôt, par exemple, que de laisser parler les auteurs originaux, comme le choix est parfois fait dans des ouvrages du genre (p. ex. Berthelot, 2000). Il s'agit certainement là d'une volonté de rendre la thématique plus accessible à des profanes. Elle ancre toutefois ce manuel dans une perspective de l'apprentissage centrée sur l'ingestion de connaissances plutôt que sur la construction d'une posture critique. Ainsi, différentes simplifications apparaissent dans les présentations thématiques. En effet, les classifications adoptées ou les définitions présentées sont clairement des choix – ce que le propos ne laisse pas entendre explicitement. L'angle de vulgarisation utilisé prend une posture déclarative et de définition ostensive des phénomènes et concepts abordés. Il s'agit là d'un rapport au savoir qui peut et doit être rendu visible et interrogé, pour des raisons qui seront élaborées plus bas.

La Pr^e Jasmin s'est entourée d'un panel d'expert·e·s aux pedigrees impressionnants, réuni·e·s au sein d'un comité scientifique, dont certain·e·s ont collaboré à la rédaction de quelques chapitres (chapitre 1, avec le Dr K. Hébert ; chapitre 5, avec la Pr^e N. Larivière et la Pr^e M.-J. Drolet ; chapitre 8, avec J. Masse et la

Pr^e V. Stucki), les autres chapitres étant de la plume de Jasmin. Il est au premier abord étonnant de constater la faible présence d'expert-e-s en sciences sociales dans les différentes contributions directes à la rédaction de chapitres – exception faite de Kavin Hébert (docteur en sociologie) et de Virginie Stucki (docteure en sciences sociales, ergothérapeute) – ou encore de personnes concernées par les thématiques abordées (en particulier de personnes racisées ou issues de la diversité sexuelle et de genre), dont plusieurs figures sont pourtant présentes dans l'espace de la recherche, notamment au Québec. Leur contribution aux discours sur ce qui les concerne est une revendication de longue date – *Rien sur nous sans nous !* –, en plus d'entrer en cohérence avec les acquis de l'épistémologie située ou du point de vue (*standpoint* ; Harding, 2009), rappelée plus haut.

Les sources employées sont nombreuses et variées, mais certaines utilisations – tout comme certaines absences – sont pour le moins surprenantes. Par exemple, l'usage fréquent comme sources de manuels à visée didactique, destinés à des étudiant-e-s de niveau collégial et universitaire, donc eux-mêmes des résumés des théories sociologiques, apparaît questionnable. Il s'agit en particulier des ouvrages *La sociologie de A à Z* (Fortier et Pizarro-Noël, 1^{re} éd. 2013 ; 2^e éd. 2018), avec 86 occurrences, présent dans tous les chapitres, et *Individu et société* (Denis *et al.*, 2013, 5^e éd.), avec 128 occurrences. Ce type de rapport indirect aux sources, compréhensible devant l'ampleur des nombreux champs couverts, péjore néanmoins la rigueur de l'ouvrage. Bien qu'il demeure en phase avec l'orientation didactique du volume, il contribue sans aucun doute à la simplification relevée ci-dessus, ainsi qu'à une forme de naturalisation non explicitée de la conception du monde social portée par les auteurs et autrices qui présentent leur propre restitution à visée pédagogique des concepts de leur champ disciplinaire. Cela pose question parce que l'ouvrage s'adresse à des non-spécialistes, dont ce sera peut-être le seul contact formel avec les sciences sociales. Rappelons à cet égard que l'ouvrage ne conviendra toutefois pas aux spécialistes qui voudraient élargir leurs connaissances des nombreuses thématiques traitées. Ce point n'est aucunement une lacune de l'ouvrage, puisqu'il s'agit là d'une orientation nommée et assumée : le lectorat visé est non spécialiste du domaine (« tout ergothérapeute, en devenir ou en exercice, considéré comme novice dans le domaine des sciences sociales » ; Jasmin, 2019, p. xii).

Surprenante est aussi l'absence de certaines sources tirées des sciences de l'occupation, dont un des objectifs est de « soutenir la pratique des ergothérapeutes » (Meyer, 2018, p. 20, à propos de Yerxa, 1993 et Molineux et Whiteford, 2011). Ces auteurs et autrices (Farias, Laliberte Rudman, Magalhães, Aldrich, pour ne nommer que celles-ci) se donnent pour mission explicite de travailler à la justice sociale dans le cadre de recherches qualitatives critiques (Farias *et al.*, 2017) et d'ajouter une dimension politique aux recherches (Laliberte Rudman, 2013). Les absent-e-s nommé-e-s ici se réclament de près ou de loin des théories sociales critiques (Laliberte Rudman et Aldrich, 2017), un ensemble de théorisations dans les domaines sociohistoriques, à visée transformatrice – et particulièrement liées aux deux volets problématiques de l'ouvrage recensé qui doivent être soulignés, soit les orientations d'approche critique et de justice sociale, comme nous le verrons à présent.

Il y a en effet deux critiques principales à apporter à ce manuel. La première porte sur la non-mobilisation des outils des sciences sociales dans une perspective critique, c'est-à-dire « qui remet en question les idéologies et pratiques considérées comme oppressives et encourage les réponses émancipatrices aux conditions de leur propre vie » (Freire, dans Grenier, Zafran et Roy, 2020, p. 7 ; ma traduction). Cette position critique implique la prise de conscience réflexive de ses propres positions sociales (*Positionality*; Grenier *et al.*, 2020). Il s'agit là d'un élément lié à l'épistémologie : quels savoirs sont mobilisés, à partir de quelles positions et à quelles fins ? Dans l'ouvrage, cet aspect critique est peu développé : il est présenté comme un adjectif (*analyse critique, regard critique, évaluation critique...*) ou comme une forme de réflexivité (*s'autocritiquer*), mais sans définition ni rapport aux approches ou théories critiques. La position sociale des autrices et auteurs n'est pas non plus explicitée par rapport au propos tenu. Un tel exercice de dévoilement de « qui parle, à partir d'où » peut permettre de reconnaître la perspective portée et les connaissances construites, toujours partielles et partiales ; comparer à cet égard, en ergothérapie, la pratique de Hammell (2020) et celle de Grenier (2020) dans l'énonciation la chercheuse de sa propre situation sociale, affectant l'angle (inévitabile et intrinsèque) porté par son appréhension et vécu du monde³.

La réflexion épistémologique apparaît à l'auteur de cette recension comme un des plus grands apports des sciences sociales, avec les tentatives de compréhension et de modification des phénomènes de domination, d'exploitation et d'oppression, en lien avec la seconde critique traitée plus bas. La pluralité des programmes de recherche en sciences sociales, donc des visées et des outils, ainsi que la construction concomitante des objets (Berthelot, 2000), sont déjà en soi un élément constitutif de ces sciences qu'il semble important de souligner et de minimalement traiter – ce qui n'est pas le cas dans l'ouvrage. Cela permet de surcroît une réflexion essentielle sur ce qu'est la science, réflexion d'importance particulière pour des étudiant·e·s dans le domaine des soins de santé, où se retrouve une hégémonie des recherches et des pratiques (post)positivistes (Farias *et al.*, 2017), dont la domination du modèle biomédical n'est pas le moindre exemple. L'ergothérapie prétendant se poser en marge de ce modèle (Burley *et al.*, 2018), il importe de donner aux futur·e·s professionnel·le·s des outils cognitifs et critiques pouvant permettre un tel positionnement – et non uniquement une identité professionnelle allant dans ce sens. Accorder une plus grande place à la construction des savoirs scientifiques, notamment ceux liés aux sciences biomédicales, particulièrement manipulés par les ergothérapeutes, aurait été bienvenu à cette fin. L'application des outils épistémologiques critiques issus des sciences sociales au propos de l'ouvrage aurait ainsi pu servir cette finalité essentielle. Des textes comme ceux de Grenier (2020), Grenier et collègues (2020), Eisenberg (2012, en physiothérapie) ou Holmes (Holmes *et al.*, 2006 ; Holmes et Gagnon, 2018, en soins infirmiers ; Turcotte et Holmes, 2021, en ergothérapie) permettront aux ergothérapeutes de se familiariser davantage avec ces éléments.

³ Il est en ce sens bon que l'auteur des présentes lignes décline son propre positionnement, afin d'ajouter aux éléments pouvant servir au lectorat pour en évaluer le propos : homme non-cis, d'éducation de niveau supérieur (master en sociologie), ergothérapeute depuis quinze ans, Blanc, Québécois résidant en Suisse, aux penchants politiques orientés vers la justice sociale.

La seconde critique porte sur l'absence, dans l'ouvrage, de liens faits entre les sciences sociales et la justice sociale visée par divers mouvements sociaux. Une affirmation cristallise la posture retenue : « On n'a qu'à se souvenir des mouvements sociaux durant les XIX^e et XX^e siècles qui ont fait avancer, *dans une certaine mesure, certaines causes sociales*, comme celles des femmes et des personnes dites handicapées ou ayant un trouble de santé mentale » (Jasmin et Hébert, 2019, p. 50 ; je souligne). Cette affirmation est hautement discutable. Comme le mentionne par exemple Chomsky, les « choses changent parce que des hommes et des femmes s'y emploient sans relâche [...]. Presque tout ce qui est advenu au cours de l'histoire, que ce soit la fin de l'esclavage ou les révoltes démocratiques, a commencé de cette façon » (Chomsky, 2020, p. 119-120). Ainsi, bien que les sciences sociales ne soient pas des entreprises militantes, il importe néanmoins de reconnaître tout ce qu'elles doivent « au travail de dé-naturalisation généré par des mouvements sociaux émancipateurs (anticolonial et antiraciste, féministe, LGBT, etc.) quant à l'essentialisation des "races", des "cultures", de "la nature féminine" ou de "l'homosexualité" » (Corcuff, 2019, par. 38). Minimiser l'impact des mouvements sociaux, et leur lien avec une partie de la théorie en sciences sociales, est une position ayant des implications politiques, qui contribue à une invisibilisation d'une partie de l'histoire et à la naturalisation⁴ de la position soutenue par l'ouvrage. Dans le contexte de l'ergothérapie, cela s'inscrit de surcroît en porte à faux avec les appels à des transformations sociales (Farias *et al.*, 2017 ; Laliberte Rudman, 2014), en raison du caractère intrinsèquement social et politique des occupations (Carrier *et al.*, 2021 ; Laliberte Rudman, 2020). Ce paradigme de la « justice sociale » (Grenier *et al.*, 2020) n'est à l'évidence pas celui qui a été retenu comme orientation de l'ouvrage (peut-être par crainte d'une « vulgate militante » [Hébert, 2021] ?). La définition de la justice sociale retenue dans l'ouvrage repose de plus sur Rawls, un philosophe politique certes reconnu, mais dont la théorie de la justice (distributive) est à forte teneur libérale (Fabre et Miller, 2003) et dont les actrices et acteurs luttant pour plus de justice sociale se réclament peu. Ici encore, une présentation explicite des choix faits, de l'horizon proposé au lectorat, aurait été bienvenue – pour ne pas laisser croire que Rawls est *le* théoricien de la justice sociale, mais *une* des sources possibles, reconnues et d'autorité, mais avec certaines limites que, précisément, les outils critiques des sciences sociales peuvent aider à mettre en perspective.

Malgré ces deux lacunes, il importe de relever l'utilité et la singularité de l'ouvrage. En effet, il est plus que bienvenu d'avoir une référence unique qui puisse servir de porte d'entrée pour définir des notions fréquemment employées dans le champ de l'ergothérapie (pensons ici notamment à celles de *santé* [chapitre 3] ou d'*inclusion, insertion et intégration sociales* [chapitre 4]), mais qui font trop rarement l'objet de définitions claires et problématisées – ce que permet l'ouvrage dirigé par Jasmin. De plus, les liens directs faits avec la pratique de l'ergothérapie permettent d'éviter de présenter le champ social comme un « additif optionnel », à utiliser si nos valeurs personnelles le demandent, en montrant plutôt que la saisie des occupations et de la santé ne peut se faire sans ces éléments. La pertinence des sciences sociales pour

⁴ Au sens de traiter comme un fait avéré, donné – et non pas construit ; donc, qui ne peut être discuté.

la pratique de l'ergothérapie (et, j'ajouterais, pour toutes les professions de la santé et de la relation d'aide) est bien posée et rappelée par la P^{re} Jasmin : « Acquérir et intégrer des connaissances en sciences sociales [...] est aussi pertinent pour mieux appréhender certains enjeux sociaux ou culturels, voire éthiques, pouvant être rencontrés dans le contexte de la pratique en ergothérapie, comme la déviance ou l'inadaptation sociale, les inégalités socioéconomiques et la pauvreté, la diversité culturelle, la diversité sexuelle et les relations de genre » (p. 5). En ce sens particulièrement, l'ouvrage *Des sciences sociales à l'ergothérapie* est un apport bienvenu pour l'enseignement des notions nécessaires à la pratique d'une ergothérapie en phase avec la société contemporaine et les dernières recherches – de surcroît en français.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Abu-Lughod, L. (2008). Writing against culture. Dans O. Timothy et P. L. Price (dir.), *The cultural geography reader* (p. 466-479). Routledge.
- Berthelot, J.-M. (2000). *Sociologie. Épistémologie d'une discipline. Textes fondamentaux*. De Boeck.
- Berthelot, J.-M. (dir.) (2018). *Épistémologie des sciences sociales* (2^e éd.). Presses universitaires de France. <https://doi.org/10.3917/puf.berth.2012.01>
- Bourdieu, P. (2001). *Science de la science et réflexivité. Cours du Collège de France 2000-2001*. Éditions Raisons d'agir.
- Burley, S., Cox, R., Di Tommaso, A. et Molineux, M. (2018). Primary contact occupational therapy hand clinics: The pull of an occupational perspective. *Australian Occupational Therapy Journal*, 65(6), 533-543. <https://doi.org/10.1111/1440-1630.12507>
- Carrier, A. (2019). Préface. Dans E. Jasmin (dir.), *Des sciences sociales à l'ergothérapie* (p. vii). Presses de l'Université du Québec.
- Carrier, A., Éthier, A., Beaudoin, M., Hudon, A., Bédard, D., Jasmin, E. et Verville, F. (2021). Acting as change agents: Insight into Québec occupational therapists' current practice. Actions menées à titre d'agents de changement : aperçu des pratiques actuelles parmi les ergothérapeutes du Québec. *Canadian Journal of Occupational Therapy/Revue canadienne d'ergothérapie*, 88(2), 173-181. <https://doi.org/10.1177/0008417421994367>
- Chomsky, N. (2020). *La lutte ou la chute ! Entretiens avec Emran Feroz*. Lux Éditeur.
- Corcuff, P. (2019). De la rebellitude ultra-conservatrice et ce qu'elle fait aux sciences sociales critiques. Esquisse de clarification épistémologique et théorique. *SociologieS*. <http://journals.openedition.org/sociologies/10462>
- Denis, C., Millette, G., Quérin, J. et Vekeman-Julien, I. (2013). *Individu et société* (5^e éd.). Chenelière Éducation.
- Eisenberg, N. R. (2012). Post-structural conceptualizations of power relationships in physiotherapy. *Physiotherapy Theory and Practice*, 28(6), 439-446. <https://doi.org/10.3109/09593985.2012.692585>
- Essyad, A. (2018). Feminist studies. Decolonial and postcolonial approaches: A dialogue. *Nouvelles Questions Féministes*, 37(1), 170-175.
- Fabre, C. et Miller, D. (2003). Justice and culture: Rawls, Sen, Nussbaum and O'Neill. *Political Studies Review*, 1(1), 4-17. <https://doi.org/10.1111/1478-9299.00002>
- Farias, L., Rudman, D. L., Magalhães, L. et Gastaldo, D. (2017). Reclaiming the potential of transformative scholarship to enable social justice. *International Journal of Qualitative Methods*, 16(1). <https://doi.org/10.1177/1609406917714161>
- Ferréol, G. et Noreck, J.-P. (2015). *Introduction à la sociologie* (8^e éd.). Armand Colin.

- Fortier, J.-F. et Pizarro-Noël, F. (2013). *La sociologie de A à Z*. Éditions du Renouveau pédagogique.
- Fortier, J.-F. et Pizarro-Noël, F. (2018). *La sociologie de A à Z* (2^e éd.). Éditions du Renouveau pédagogique.
- Gerlach, A. J., Teachman, G., Laliberte-Rudman, D., Aldrich, R. M. et Huot, S. (2018). Expanding beyond individualism: Engaging critical perspectives on occupation. *Scandinavian Journal of Occupational Therapy*, 25(1), 35-43. <https://doi.org/10.1080/11038128.2017.1327616>
- Grenier, M.-L. (2020). Cultural competency and the reproduction of White supremacy in occupational therapy education. *Health Education Journal*, 79(6), 633-644. <https://doi.org/10.1177/0017896920902515>
- Grenier, M.-L., Zafran, H. et Roy, L. (2020). Current landscape of teaching diversity in occupational therapy education: A scoping review. *The American Journal of Occupational Therapy*, 74(6). <https://doi.org/10.5014/ajot.2020.044214>
- Hacking, I. (2003). La construction de la maladie mentale. Entretien. *Sciences Humaines*, 136, 29. <https://doi.org/10.3917/sh.136.0029>
- Hammell, K. W. (2017). Opportunities for well-being: The right to occupational engagement. *Canadian Journal of Occupational Therapy*, 84(4-5), 209-222. <https://doi.org/10.1177/0008417417734831>
- Hammell, K. W. (2020). Making choices from the choices we have: The contextual-embeddedness of occupational choice. *Canadian Journal of Occupational Therapy/Revue canadienne d'ergothérapie*, 87(5), 400-411. <https://doi.org/10.1177/0008417420965741>
- Harding, S. (2009). Standpoint theories: Productively controversial. *Hypatia*, 24(4), 192-200. <https://doi.org/10.1111/j.1527-2001.2009.01067.x>
- Hébert, K. (2021, 15 mars). Culture du bannissement et universités. *Le Devoir*. <https://www.ledevoir.com/opinion/libre-opinion/596906/culture-du-bannissement-et-universites>
- Hocking, C. et Townsend, E. (2015). Driving social change: Occupational therapists' contributions to occupational justice. *World Federation of Occupational Therapists Bulletin*, 71(2), 68-71. <https://doi.org/10.1179/2056607715Y.0000000002>
- Holmes, D. et Gagnon, M. (2018). Power, discourse, and resistance: Poststructuralist influences in nursing. *Nursing Philosophy*, 19(1), e12200. <https://doi.org/10.1111/nup.12200>
- Holmes, D., Murray, S. J., Perron, A. et Rail, G. (2006). Deconstructing the evidence-based discourse in health sciences: Truth, power and fascism. *JB I Evidence Implementation*, 4(3), 180-186. <https://doi.org/10.1111/j.1479-6988.2006.00041.x>
- Irvine-Brown, L., Di Tommaso, A., Malfitano, A. P. S. et Molineux, M. (2020). Experiences of occupational therapy education: Contexts, communities and social occupational therapy. *Cadernos Brasileiros de Terapia Ocupacional*, 28, 330-342. <https://doi.org/10.4322/2526-8910.ctoARF1931>
- Jasmin, E. (2019). Avant-propos. Dans E. Jasmin (dir.), *Des sciences sociales à l'ergothérapie* (p. xi-xii). Presses de l'Université du Québec.
- Jasmin, E. (2019). Introduction. Dans E. Jasmin (dir.), *Des sciences sociales à l'ergothérapie* (p. 1-11). Presses de l'Université du Québec.
- Jasmin, E. et Hébert, K. (2019). Chapitre 1. La société. Dans E. Jasmin (dir.), *Des sciences sociales à l'ergothérapie* (p. 15-51). Presses de l'Université du Québec.
- Jones, D., Blair, S. E. E., Hartery, T. et Jones, R. K. (1998). *Sociology & occupational therapy: An integrated approach*. Churchill Livingstone.
- Kergoat, D. (2011). Comprendre les rapports sociaux. *Raison présente*, 178(1), 11-21. <https://doi.org/10.3406/raipr.2011.4300>
- Kielhofner, G. (2004). *Conceptual foundations of occupational therapy* (3^e éd.). F. A. Davis Company.
- Kronenberg, F. et Pollard, N. (2006). Political dimensions of occupation and the roles of occupational therapy. *The American Journal of Occupational Therapy*, 60(6), 617-626. <https://doi.org/10.5014/ajot.60.6.617>
- Lacourse, M.-T. (2018). *Sociologie de la santé* (4^e éd.). Chenelière Éducation.

- Laliberte Rudman, D. (2013). Enacting the critical potential of occupational science: Problematizing the 'individualizing of occupation'. *Journal of Occupational Science*, 20(4), 298-313. <https://doi.org/10.1080/14427591.2013.803434>
- Laliberte Rudman, D. (2014). Embracing and enacting an 'Occupational Imagination': Occupational Science as Transformative. *Journal of Occupational Science*, 21(4), 373-388. <https://doi.org/10.1080/14427591.2014.888970>
- Laliberte Rudman, D. (2020). *Muriel Driver memorial lecture 2020* [vidéo]. Canadian Association of Occupational Therapy 2020 Virtual Conference, May 7–9, 2020, Saskatoon, SK. <https://vimeo.com/473562356/89c0373b93>
- Laliberte Rudman, D. et Aldrich, R. M. (2017). Discerning the social in individual stories of occupation through critical narrative inquiry. *Journal of Occupational Science*, 24(4), 470-481. <https://doi.org/10.1080/14427591.2017.1369144>
- Meyer, S. (2010). *Démarches et raisonnements en ergothérapie* (2^e éd.). Les Cahiers de l'EESP.
- Meyer, S. (2018). Quelques clés pour comprendre la science de l'occupation et son intérêt pour l'ergothérapie. *Revue Francophone de Recherche en Ergothérapie*, 4(2), 13-28. <https://doi.org/10.13096/rfre.v4n2.116>
- Molineux, M. et Whiteford, G. (2011). Occupational science: Genesis, evolution and future contribution. Dans E. Duncan (dir.), *Foundations for practice in occupational therapy* (5^e éd., p. 243-253). Churchill Livingstone.
- Molinier, P., Laugier, S. et Paperman, P. (dir.) (2009). *Qu'est-ce que le care ? Souci des autres, sensibilité, responsabilité*. Petite Bibliothèque Payot.
- Nussbaum, M. C. (2000). *Women and human development: The capabilities approach*. Cambridge University Press.
- Poupart, J., Deslauriers, J.-P., Groulx, J., Laperrière, A., Mayer, R. et Pires, A. [Groupe de recherche interdisciplinaire sur les méthodes qualitatives]. (1997). *La recherche qualitative. Enjeux épistémologiques et méthodologiques*. Gaëtan Morin Éditeur.
- Sen, A. (1993). Capability and well-being. Dans M. Nussbaum et A. Sen (dir.), *The quality of life*. Clarendon Press.
- Townsend, E. A. (2012). Boundaries and bridges to adult mental health: Critical occupational and capabilities perspectives of justice. *Journal of Occupational Science*, 19(1), 8-24. <https://doi.org/10.1080/14427591.2011.639723>
- Townsend, E. et Wilcock, A. (2004). Occupational justice and client-centred practice: A dialogue in progress. *Canadian Journal of Occupational Therapy/Revue canadienne d'ergothérapie*, 71(2), 75-87. <https://doi.org/10.1177/000841740407100203>
- Turcotte, P.-L., et Holmes, D. (2021). The (dis)obedient occupational therapist: A reflection on dissent against disciplinary propaganda. *Cadernos Brasileiros de Terapia Ocupacional*, 29. <https://doi.org/10.1590/2526-8910.ctoARF2211>
- Wells, S. A., Black, R. M. et Gupta, J. (2016). *Culture and occupation: Effectiveness of occupational therapy practice, education, and research*. American Occupational Therapy Association.
- Whiteford, G., Jones, K., Rahal, C. et Suleman, A. (2018). The Participatory Occupational Justice Framework as a tool for change: Three contrasting case narratives. *Journal of Occupational Science*, 25(4), 497-508. <https://doi.org/10.1080/14427591.2018.1504607>
- Yerxa, E. J. (1993). Occupational science: A new source of power for participants in occupational therapy. *Journal of Occupational Science*, 1(1), 3-9. <https://doi.org/10.1080/14427591.1993.9686373>